

# LE CHAPEAU

(Autobiographie d'un nigaud)

## I

Je m'appelle « Dédé », comme tous ceux qui ont un prénom et un nom marqués par la lettre « D ».

On m'a banalisé, voulant familièrement s'attacher à moi en forçant la porte de mon identité par cette appellation peu à mon goût dès l'âge de raison.

Je suis désolé de débiter si franchement. Par la suite, je reprendrai cette observation qui mérite une explication.

Il y a des adultes (Léon Tolstoï l'a rapporté dans ses *Premiers Souvenirs*) qui évoquent leurs cris quand ils avaient été emmaillotés et voulaient libérer leurs petites mains ou lorsqu'ils étaient lavés à l'eau bien chaude dans un baquet et se sentaient enveloppés par l'odeur du son. Autant le dire tout de suite, je ne fais pas partie de cette catégorie d'individus sensibles de si bonne heure à leur personne.

Comme vous Madame, comme vous Monsieur, je me suis oublié dans ma culotte : cet événement nous rapproche. Toutefois, je ne me souviens ni de la date ni du lieu où ce besoin se fit sentir, ni du plaisir ou du désagrément que ce fardeau me procurait. Selon moi *cet événement n'est pas assez déterminant pour orienter mon jugement sur ses suites.*

A l'orée de ma mémoire, je garde prioritairement ce surnom qui me fit réagir à la manière du réflexe que

provoque sur sa progéniture le cri d'un animal adulte. A coup sûr ce « Dédé » spontanément sonore imprima en mon esprit le premier signe d'anonymat de mon existence.

Une indétermination fâcheuse, susceptible d'accroître mon désir d'avoir une personnalité, d'être une personnalité, s'infusa de cette façon ; cependant cette tendance n'a jamais eu l'ambition de s'apparenter à un culte, je le précise d'emblée pour prévenir les sourciers de la psyché.

Lorsque je pense à cette nomination toujours en usage, je m'enorgueillis toutefois d'avoir découvert dans ce « Dédé » collant à ma peau deux éléments prémonitoires. Ces deux syllabes sœurs sont puissamment associées à ma vie, c'est exact.

L'une est en correspondance avec ce qu'avait ressenti une aïeule centenaire du côté maternel, Henriette: *le premier dé*, le dé du poker, ce jeu avec son destin qu'elle pressentait comme je perçois le mien.

L'autre, *le second dé*, le dé à coudre, est l'outil qui a servi à l'édification de ma personne au sens de sa construction morale et matérielle. Un dé qu'un acteur invisible, héros d'un film à deux sous, avait au doigt : l'anneau de l'abandon dans l'attachement, livrant ce fantôme en chair et en os à un enfermement dans un hôtel. Ce personnage du documentaire dont le titre était « EDEN ou NEED » avait son signalement par le sous-titre du film : *héraut comme vous et moi* au double sens du messager médiéval et du mythique triomphateur

d'un combat antique. Si vous n'avez pas vu ce film, ces rapprochements qui me sont personnels sortent de ma bouche malgré moi. Veuillez m'excuser de céder à ces digressions sans tenir compte des égards que je vous dois.

## II

Enfant, m'étant inscrit au Collège en section scientifique, j'ambitionnais de devenir ingénieur en mécanique de précision. Je voyais correctement dans l'espace, au vu de mes notes en géométrie descriptive et je m'imaginai un jour créer des pièces pour la navigation aérospatiale.

J'aurais aimé devenir un bâtisseur, tantôt urbaniste, tantôt paysagiste. Considérant mes attraits pour la ville et pour son environnement naturel, je désirais dès l'adolescence appartenir à ces gens de caractère dont les effets concrets du travail se traduisent, sur le plan *éthique*, à un individu qui poursuit jusqu'à l'achèvement. Au plan *matériel*, à un visionnaire qui conçoit l'habitat pour le bien-être des autres.

Dé comme *destin* : et d'un !

J'aurais tant voulu aller jusqu'au bout de ce que j'entreprenais, comme une bonne couturière, modeste et appliquée ; avec la patience de refaire toujours sa toile et l'endurance immobile de l'araignée.

Dé comme *dé à coudre* : et de deux !

Je ne souhaite pas m'étendre plus sur cette prémonition et sur cette aptitude de la volonté, toutes deux entrevues de bonne heure.

Heureusement ou malheureusement, c'est une question de point de vue, la terre nourricière qui m'a vu naître (instruite par la conjonction des astres qui ont présidé à cette naissance) et l'abondance qui y régnait en ce temps m'ont permis de faire un peu (de) tout et beaucoup (de) rien, s'il convient d'exprimer cette « liberté sans avenir » de manière opposée.

J'ai commencé sans jamais parvenir à finir, tant par une lassitude insensiblement opérante que par une paresse toujours *excusable*. Un livre ouvert était presque aussitôt fermé, comme si le sommeil de l'extinction apparente, due à des diversions échappant à toute analyse, était mon soleil d'un cauchemar diurne dont je recevais la brûlure. Pourtant, par une attention pareillement inexplicable pour moi, je garde en tête quelques phrases du *Paysan parvenu* de Marivaux qui m'ont marqué: « C'est une chose admirable que la nourriture lorsqu'on a du chagrin ; il est certain qu'elle met du calme dans l'esprit ; on ne saurait être bien triste pendant que l'estomac digère. » Cette impression, attachée à une lecture scolaire s'est gravée en moi en raison d'une perméabilité corporelle de cette acquisition intellectuelle.

En premier lieu, c'est grâce à de telles observations que je me *consolais* de la moralité commune enseignée par les aînés qui m'entouraient: *Qui ne travaille pas ne mange pas*, transformée sur la

terre nourricière dont j'ai parlé en *qui ne travaille pas mange trop*. Au lieu de considérer cette banalité avec la mesure qui convient, j'en tirais en second lieu un programme de dévotes mortifications comportant de nombreuses leçons.

C'est ainsi que cet habitat pour les autres que je me destinais à aménager s'est tout simplement borné à une manière de se comporter à l'égard d'autrui, mieux explicité, à une façon complaisante de s'exprimer sur soi, j'oserais même affirmer de se *pardonner* soi-même.

Le terme approprié, en effet, dépasse l'excuse, il absorbe la consolation, il se nomme *le pardon* et ceci va loin comme vous allez le constater.

Il y a du bénévolat qui germe en moi et qui peut impressionner Madame par un désintéret manifeste d'apparence ; qui peut plaire à Monsieur par le secret d'un pincement intime qui plane, une pudeur de notre sexe.

Du côté de ma sensibilité à la parole, il se dégage une insignifiance prégnante du prétendu poète replié sur soi (par sa concentration et son isolement) une manière de griot qui raconte en voyageant, qui s'exteriorise soudain, l'aède d'une nostalgie qui singularise un monde.

Je n'aime pas parler de « Dédé ». Je sais que je n'intéresse ni les uns, ni les autres, mais c'est plus fort que moi, j'espère tout le contraire – c'est désolant et bien dérisoire – car je sais l'entière vanité d'un tel espoir.

**Si je ne gagne pas ma vie, au lieu de me convaincre que je la perds, je me dis qu'une compréhension de mon existence doit exister quelque part ou qu'une appréhension de cette existence aura lieu un jour sur terre ou au Jugement dernier.**

**J'aime causer de ce sujet sans prise. L'intention dépasse les limites conventionnelles de l'entretien. Cette conversation me rassure sur une validité possible de mon intuition.**

**Comme je vous l'ai promis, vous êtes en mesure à ce point du récit de vous faire une idée de la contamination générale due à mon anonymat.**

**J'ai en tête un exemple qui permet de se rendre compte combien l'espoir est tantôt vrai, tantôt vain. Cet exemple décrit l'état de conscience dont le ciel m'a gratifié en me rendant semblable à un buvard sur les bancs de l'école. Sans la réflexion qui eût pu jaillir autrefois sur ce chapitre, je peux me référer à un autre fragment du livre précité de Marivaux. Je ne désire pas vous fatiguer par ces emprunts à la littérature classique étudiée en classe, mais je tiens à clore par la conviction acquise par moi que je n'ai réellement rien à dire. Voici cette remarque perspicace, quoique installant le malentendu. « On ne s'aperçoit presque pas qu'un homme ne dit mot, quand il écoute attentivement, du moins s'imagine-t-on toujours qu'il va parler ; et bien écouter, c'est presque répondre. »**

**Moi, lorsque je me tais, je fais semblant d'écouter l'interlocuteur.**

Soit son propos ne m'intéresse pas, probablement parce que je ne me soucie que de moi, de ce que je pourrais dire, sinon en profondeur du moins en surface.

Soit je prends momentanément le parti d'entendre par la vertu d'un trouble infusé en dose homéopathique qui fait justice de ma seule conviction, cette inaptitude à être moi-même un sujet sérieux de partage.

Alors je visualise en quelque sorte cette perception par le miroir d'une symétrie grossissante. En me voyant distrait et en observant celui qui me parle avec passion.

### III

Tout ceci conduit à saisir pourquoi je me suis senti doté d'une âme de serviteur : pour faire semblant d'aider en aidant véritablement, bien que je ne fusse point moi-même, hormis ma disponibilité, au rendez-vous de l'altruisme.

Je prodiguais mes bontés feintes par dérision de mon sort, par un fatalisme arrangeant : « Dédé le défaitiste » était la qualification de mon mobile caché.

Aujourd'hui j'entends les conversations de gens redoutant les encoubles (les « lézards », dit-on désormais) qui prétendent que *Dédé travaille du chapeau* (expression ironique régionale désignant la niaiserie). Ce sont de belles personnes au sens que donne en ces termes Marivaux que je cite pour la dernière fois, pardonnez-moi: « de bonnes gens

qui ne vivent que pour le plaisir et pour la joie, qui ne haïssent rien que ce qu'on leur fait haïr, ne sont que ce qu'on veut qu'elles soient, et n'ont jamais d'avis que celui qu'on leur donne. »

C'est vrai, je travaille plus avec mon chapeau qu'avec mon cerveau.

Mon béret possède une marque de fabrique reconnaissable par l'étiquette rectangulaire cousue main, magnifiée par cette écriture dorée, ornée sur un fond de couleur marron. Original basque, il indique ses récompenses à des concours sous le ruban rigide en cuir, assorti à la teinte de l'étiquette. Mon béret anthracite qui me peigne et me peint à la fois, précieux en raison de toutes ces précisions, je l'ai trouvé sur un banc.

Je ne me souviens ni où ni quand, l'aveu peut étonner. *Cette découverte n'est pas assez déterminante pour orienter mon jugement sur ses suites.*

Un aspect instructif lié à l'appropriation de ce chapeau réside dans la certitude, éprouvée immédiatement, que « mon » béret m'allait bien.

On s'accapare un vêtement qui ne nous appartient pas sans dire un mot comme on passe un gant.

La chose nous va... sans nécessité d'obtenir quelque approbation du vendeur et l'on quitte précipitamment le magasin. Comment ? Vous le savez mieux que moi. Au prix d'une émotion faisant de soi un demi héros et une fraction de vaurien. On a adapté le chapeau à sa tête, on part sans se



retourner, on file sans savoir où aller avec sa jolie prise. Ni au revoir, ni merci. Tout va bien, tout suit si naturellement.

J'ai lavé mon béret en rentrant chez moi. Aussitôt sec, je l'ai brossé. Puis j'ai baptisé mon bonnet en bon chrétien. Je lui ai donné mon vrai nom – ce sacrement ne concerne que moi et ne vous regarde pas, Monsieur, ni vous Madame : je ne m'étends pas sur ce rituel surprenant pour vous peut-être, mais très important en ce qui me concerne.

Mon vrai nom est attaché à ... une disparition. Je me suis emparé de quelque chose dont j'avais besoin (un vol d'usage) puisque je devais, selon l'avis des bonnes gens, « travailler du chapeau ».

Je vous ai prévenu que j'allais souligner plus abruptement les conséquences de la modification de mes nom et prénom sous la forme d'un sobriquet.

Vous allez être éberlué si vous consentez encore un instant à me suivre avec tant de gentillesse.

Puisque je travaille du chapeau, je ne vais pas porter ostensiblement un bonnet d'âne sur la tête ; je suis visible sans cet accoutrement stupide et scolaire. Quiconque me rencontre me reconnaît à mon air emprunté et empressé.

#### IV

Il m'importait d'abord que je fusse vu comme les deux personnages facétieux des bandes dessinées de mon enfance, j'ai nommé Quick et Flupke, deux garnements auxquels je m'étais identifié naguère,

deux chenapans qui appartiennent aux albums colorés d'après guerre : une influence continue quoique discrète a engendré cette dissidence douillette de pouvoir rire sous cape.

Il m'importait aussi de me trouver assimilé aux habitudes des porteurs de béret d'avant guerre, quand l'absence de distinction vestimentaire à cette hauteur du corps permettait sous le béret de révéler un savant comme un ouvrier ou de deviner un artiste. Je croyais naïvement pouvoir ainsi m'incorporer à une confrérie libre sous son apparence.

Mon béret est encore de nos jours un attribut « qui fait front ». Le béret coiffe en diagonale. Ni ligne droite, telle l'abscisse et l'ordonnée, ni courbe, ni ligne zébrée comme le pont chinois en zigzags. La diagonale va son chemin de côté. La diagonale est représentative de moi parce que ma vie a pris décidemment cette orientation : celle de l'évitement, symbole de l'échappatoire vers un point de fuite imprécis.

Celles et ceux qui ont déclaré que « je travaillais du chapeau », ont ajouté dans leurs conversations subséquentes qu'il y avait quelque chose de définitivement « oblique » chez ce Dédé la diagonale. La preuve est là, au regard du premier venu. Ce garçon louche bêtement, n'est-ce pas ? N'a-t-il pas l'air d'un dadaïste ? Puisqu'il se perd en billevesées, puisqu'il s'égaré en toute occasion, cet architecte sans titre ni pratique, errant dans son labyrinthe mental, porte une marque de noblesse

qui impose sa particule singulière : appelons-le  
« Dédale le dadais » !

Ce palindrome syllabique faisait et fait encore  
sourire tout le monde.

C'est en tenant compte de tels jugements d'autrui  
et de telles dispositions de ma part que j'ai  
commencé peu à peu à manger mon chapeau. Je  
mordillais mon béret en saluant l'assemblée des  
bonnes gens avec une courbette pleine  
d'affectation et laissant deviner ce que suggérait  
pour moi ce geste de soumission artificielle.

Au temps des bonnes résolutions, j'ai pris une  
décision. C'est là que je voulais en venir, lorsque je  
vous ai dit que vous alliez voir ce que vous alliez  
voir concernant mon insistance, la seule  
persévérance qui fit ma fierté.

J'ai décidé de cuire mon couvre-chef. J'ai découpé  
mon bonnet en tranches pour le manger, nappé de  
cette succulente sauce épicée qui accompagne les  
tripes.

C'est pendant la digestion de ce mets inhabituel,  
réconciliateur avec l'esprit et régénérateur du  
corps qu'une illumination s'est produite. Et voici...

La dégustation de mon béret m'avait transformé,  
non que je devinsse un mouton parmi les bonnes  
gens, ou une mule disposée à porter plus encore  
qu'un âne. Je fis un rêve qui me réveilla en sursaut  
dans la circonstance que je vais évoquer  
douloureusement. J'avais abandonné ma semence  
dans ma couche et je pouvais encore repérer dans

cette décharge non contrôlée à première vue qu'elle s'était accompagnée d'un outrage à la fois effrayant et libérateur, le viol de Dédé le défaitiste.

Si je devais relater cette aventure, par laquelle je procréais en convoquant mon alter ego neutralisé, à un praticien du divan ou de la Croix, je dirais de cet événement qu'après avoir mâché puis avalé mon identité, j'ai aimé sans réserve celui pour lequel j'étais pris au point de lui faire accoucher de nombreux petits. Une tribu de Dédé l'enculé... j'ai vraiment honte de confesser ceci en de tels mots et tout cela avec une telle indécence.

J'ai mastiqué religieusement le feutre du béret, comme se pratique solennellement la communion, et j'ai eu dans la bouche ce goût persistant de raviolis à la seiche (c'est dans mon rêve que, par une appréhension incompréhensible, la sauce des tripes m'était apparue de couleur d'encre et non rouge sang).

Les démineurs de la psychogenèse sauront dénicher en cette expérience la part de mort et débusquer du même coup la part de vie.

Telle est ma conjecture car je suis incapable d'interpréter quoi que ce soit.

Comme je viens de le déclarer, j'ai adhéré au propre et au figuré à ce personnage débile qui m'était apparu odieux d'entrée de jeu (si l'on ose désigner cette fréquentation de soi-même à la manière d'un jeu innocent qui tourne mal).

Dédé la diagonale et son jumeau Dédé le dadais, les champions de la dérision publique, devinrent du jour au lendemain des fréquentations enviées, les bons génies de l'avenir d'une société de braves gens.

Moi-même j'étais, vulgairement dit ici, gonflé à bloc, montgolfière ambitieuse qui se mesure à la voie lactée, aurait chanté Victor Hugo. Sur terre, regonflé à bloc, tel un pneu arrière de tracteur prêt à tout écraser en avant et en arrière, selon les injonctions du militant Hugo la défonce.

« A fond, Dédé ! Fonce, vas-y, Dédé, enfonce. »  
Vous voyez les horizons de ce langage qui cogne et qui encaisse. « Adieu la dèche, bonjour la pêche ! »  
Il pleut des encouragements, les justes félicitations m'ont comblé, vous me comprenez, merci de me soutenir durablement.

## V

Et voici... je le répète une fois encore. C'est par cette impulsion sauvage de cuisinier, par cette répulsion nocturne d'une attraction irrésistible que je me sentis un précurseur, à l'avant garde de chaque bataille, ai-je pu constater en toute occasion.

Un « je » virtuel, dynamisé en un « moi » agissant, dopé par une actualité stimulante, promettait le plus large horizon.

Le resplendissement de Dédé s'accomplissait : je rendais les gens neuneus – un terme propre à leur jargon – fous et fiers de l'être, neurasthéniques et

heureux de l'être grâce à l'emprise que j'exerçais sur eux par ma séduction et mes convictions.

**Au diable le travail !**

En reprenant ce que j'ai souligné précédemment concernant la faim, il n'est plus question à mon âge d'être écartelé entre la proposition énonçant que *celui qui ne travaille pas ne mange pas* ou que *celui qui ne travaille pas mange trop*.

Le travail n'est plus le sujet de l'histoire. C'est la faim elle-même qu'il faut entretenir, non son assouvissement qui est un but obsolète.

Cet absence d'avenir appartient à la moralité courante. *Inutile d'approfondir ce truisme, afin de ménager les susceptibilités de tous les Dédé la déduction.*

En réfléchissant sur ce que j'ai dit à propos de l'altruisme et de mon comportement ambivalent, il n'est plus question à mon âge de douter des codes caractéristiques de la bonne conduite. Les mots d'ordre sont *halte à l'exclusion ! Laissez passer l'intégration active externe*.

Voilà ce que le goût du jour préconise et que la générosité publique cultive avantageusement pour elle. Je défends becs et ongles cette manière de voir.

**Au diable les pensées indignes : la discrimination et l'exclusion. Honte à la terre nourricière privilégiée dont j'ai vanté et redouté les effets !**

**Mon évolution va vers la dignité de chacun, allons tous vers plus de compréhension commune.**

**Le maître mot succédant à *l'intégration active* externe est devenu aujourd'hui *la colonisation passive* interne. C'est une honorable ambition reliant la docilité sociale au respect des citoyens natifs et étrangers. Si j'avais encore un chapeau, je le lèverais pour rendre honneur à cette collectivité.**

## **VI**

**Un oracle a prédit que ce sera précisément par cette vertu publique que la misère mentale puis matérielle s'instillera. Je n'ai pas cru aux augures de cet oiseau de malheur. Aussi dois-je maintenant revenir en arrière.**

**Jusqu'à présent je n'ai pas su exprimer convenablement la puissante métamorphose qu'avait opérée en moi l'ingestion de mon bérêt.**

**Peu de temps avait été nécessaire pour que je devienne pour toutes les bonnes gens, comme je l'ai laissé entrevoir implicitement, « le roi du feutre ». Vous avez tous caressé, Mesdames et Messieurs, ces restes de poils ou de laines assemblés en vue de confectionner chapeaux et habits appartenant à des costumes régionaux ou à des tenues anciennes que le théâtre emploie dans ses ateliers de confection.**

**Vous avez tous eu en main un « stylo-feutre ». On doit à la démocratisation du bec de plume cette avancée prodigieuse dans la communication entre les peuples. L'emploi du stylographe est sans contredit d'une importance décisive dans cette marche à pas feutrés, quand chacun a quelque chose à dire sur tout et sur rien. S'exprimer est un droit conquis. Ce privilège ennoblit l'humanité.**

**Mais plutôt que de vivre dans la confusion et la dispersion des pensées, il est apparu que le partage du même avis l'emportait fréquemment.**

**Cette uniformisation appartient à la moralité courante. *Inutile d'approfondir ce truisme, afin de ménager les susceptibilités de tous les Dédé la déduction.***

**Je ne dis pas que ce mouvement rassembleur a eu des répercussions sur une nouvelle technologie digitale, ce serait prendre un prétexte à tort ; de nos jours l'usage recommandé des mains pour manger s'est étendu à l'écriture. On pose désormais ses doigts délicatement sur une ardoise réellement magique, à la manière des scribes antiques qui recouraient à la craie ou à l'ocre afin de transmettre les connaissances.**

**Le feutre fut mon aliment. Je suis devenu l'artisan du feutre qui demeure mon matériau préféré.**

**Le feutre surprend le toucher, le feutre permet l'atténuation des bruits, le feutre est plaisant à voir en raison de son aspect hérissé, le feutre a un rapport au goût, je l'ai suffisamment dit, le feutre a-t-il enfin également un lien à l'odorat ?**



Je décidai de devenir accordeur occasionnel, une occupation considérée par moi comme un violon d'Ingres et non une activité professionnelle, car le facteur de piano est un métier exigeant du « nez », cette habileté innée comparable au flair, ainsi qu'un savoir-faire, acquis par ce travail lorsque les marteaux des instruments à clavier sont à réparer en recourant à mon matériau préféré, de manière à assourdir le son et pour régler la régularité des touches. Je trouve, dans cette action, des fins pratiques et un art de vivre dans la modération.

## VII

Inutile de relever une fois encore combien Marivaux, par la subtilité de sa sensibilité, avait impressionné mon jeune caractère ouvert à cette décence que la licence lui dictait dans un temps où chacun avait encore *son* écriture. Je l'ai assez dit, je ne le répète plus. Je reconnais que Tagore lui a succédé à l'âge dit mûr, lorsque je me suis adonné à cette passion de la justesse des instruments, lorsque j'ai perçu l'amoindrissement du son comme une phase de l'exercice progressif d'une écoute intérieure.

Mon âme garde l'ouverture à la divinité que ce poète pressent et l'interrogation qu'il approfondit au sujet de sa participation à la divinité.

Dans le recueil *Gitan-jali*, l'un des poèmes de Tagore débute par l'étonnement de ce que j'ai désigné comme étant le second dé, celui de la couturière que je tiens là, dans cette main :

« Le chant que je devais chanter n'a pas été chanté jusqu'à ce jour. J'ai passé mon temps à accorder et à désaccorder ma lyre... »

A la fin de ce poème, une parole de sphinx est murmurée.

« J'ai entendu ses pas devant ma porte, mais je ne puis l'inviter à entrer ».

Le premier dé, celui du devenir pressenti, de l'approche perçue et du retrait entrevu, est déposé ici, sur l'autre main.

J'ai voulu innocemment composer une musique sur cette pierre du silence, sertie par l'orfèvre de Calcutta, pour imiter Socrate à l'heure de mourir.

J'ai porté ma chevalière sans éclat au doigt, à différents doigts. Personne ne l'a jamais remarquée et nul n'a exécuté cette pièce qui n'est qu'un essai pour violoncelle et flûte.

J'ai pensé que le désintérêt des musiciens provenait de ma disposition de caractère navrante qui imputait à une exigence auto imposée de purification mon incapacité d'insertion durable dans quoi que soit. Cet état d'esprit contagieux inspire en effet l'éloignement, il suscite la méfiance.

Ce désir d'ascèse, exploité dans cette activité d'accordeur qui borde celle du compositeur, demeure en relation ténue avec mes premiers projets : vous vous souvenez que je voulais créer des pièces pour la navigation aérospatiale, que je souhaitais devenir quelqu'un qui sût poursuivre jusqu'à l'achèvement.

**J'ai eu rendez-vous avec moi-même en me découvrant capable d'aimer mon prochain plus que moi-même dès lors que j'ai su assembler ce que j'ai voulu avec ce que l'on a attendu de moi pour en faire mon prochain.**

**L'autre et moi, c'est tout un. L'autre et moi se sont réconciliés.**

**Quand bien même je me suis appliqué à mettre en relation des fréquences pour fixer l'octave, pour établir la quinte, la tierce, la septième en vue de l'équilibrage des attractions sonores, car je croyais à un fonctionnement mathématique de l'oreille interne occidentale, j'ai échoué à aménager un espace sonore en vue de promouvoir un habitat plaisant pour le confort des autres. Cet espace à l'image du cosmos qu'avaient imaginé les Grecs de l'Antiquité, les pythagoriciens et les adorateurs du culte orphique.**

**Les instruments électroniques sont totalement dépourvus de feutre. Leur succès va croissant.**

**Les stylos vont à la poubelle, les pianos iront à la brocante.**

**On vit d'esthétique renouvelée et d'univocité masquée en différences ou en une indifférence. Dédé la déduction l'a dit, Dédé le redit dix, dix, dix, dix, dix fois plutôt qu'une. Cet embellissement du quotidien est devenu l'éthique du moment qui satisfait la majorité. L'artisan qui pense des deux mains est un mutilé isolé. Il appartient à une minorité muette qui s'est elle-même coupé la parole. Ce silence est prophétique.**

Le feutre qui garnissait la sourdine en vue de *ménager* le volume sonore est obsolète, il n'a plus aucun pouvoir symbolique, je le reconnais et je me résigne à séjourner sur terre au sein du vacarme ambiant.

Lors de toute écoute, domine désormais le casque et sa miniaturisation, qui aboutiront au greffe d'une carte codée, a déjà prédit Dédé la déduction.

Dorénavant le silence artificiel existe, il pénètre en chacun de nous. Nous sommes bien d'accord ?

Est-ce sans lendemain? Je ne sais. Je garde le moral. Mais je me suis tu depuis longtemps.

J'attends. Je n'ai plus d'anneau à aucun doigt.

Je tends la main depuis que j'ai dissimulé dans un cornet surprise la bague de ce Benvenuto Cellini indien.

L'envie m'a pris de me présenter tel un automate de rue ; vous avez tous vus, Mesdames et Messieurs, ces pacifiques marginaux costumés et maquillés. Un individu choisit de demeurer immobile jusqu'à ce qu'une pièce tombe dans son escarcelle. Alors, il remue les cils en guise de remerciements ; le donneur est ému de la réponse à son geste.

De bonnes gens passent et m'examinent. Des badauds s'avancent près de ma casquette en papier journal plié, déposée à terre. Ils laissent choir un sou bienvenu.

Une maman et son enfant se sont arrêtés.

**Elle a dit au petit écolier, à demi endormi: « Tu vois ce que tu deviendras si tu n'es pas appliqué à la leçon de travaux manuels, quand la maîtresse t'apprend à créer des objets en papier mâché. Tu travailleras du chapeau ». Tu en seras réduit à mendier toute ta vie comme ce louffiat que j'ai rencontré naguère et que l'on appelait alors Dédale le dadais.**

**Serge Desarnaulds (Zermatt 17-30-12 2011)**